

# Culture & Société

Culture Société  
Gastro Ciné Conso  
Sortir Les gens

## Classique

# «Mozart & Debussy», le couple improbable

Un festival investit la Salle del Castillo, à Vevey, pour honorer Debussy, disparu il y a 100 ans, dans un assemblage intrigant

Matthieu Chenal Textes

Christophe Schenk n'en est pas à son coup d'essai en matière de programmation musicale mais le vigneron mélomane de Villeneuve arrive toujours à surprendre avec des propositions insolites. Si, dans son quotidien d'artisan, il livre chaque année un millésime racé, ses festivals de musique classique mûrissent plus longuement pour déboucher sur des concepts aussi originaux que stimulants.

Ainsi, dès 2005, il rassemblait toutes les pages composées par Schubert l'année de sa mort. Trois ans plus tard, il associait Mozart à Messiaen, passant ensuite à l'intégrale des sonates et quatuors de Beethoven. En 2013, il ressuscitait l'Hôtel Righi vaudois de Glion le temps d'un «Aimez-vous Brahms?» puis revenait à Beethoven il y a deux ans, avec ses concertos pour piano et ses trios.

Son nouvel opus, à découvrir du jeudi 8 au dimanche 11 novembre à la Salle del Castillo de Vevey, ose le grand écart: l'exploration de pans de l'œuvre pour piano de Debussy, associés à une sélection de concertos pour piano de Mozart. A priori, tout oppose le maître du classicisme et la révolutionnaire taxé d'impressionnisme, le volubile Autrichien et le Français misanthrope. Idée saugrenue ou couplage fécond?

### Interprètes de premier plan

L'envie de réunir ces deux esprits forts date déjà d'il y a une vingtaine d'années. Elle s'est imposée à Christophe Schenk à l'issue de la série «Beethoven 5x7» en 2016. «Nous avons passé de nombreuses années dans

la musique très construite et les rythmes masculins de Brahms et Beethoven. J'avais besoin d'espace, de couleurs, de sensations et de quelque chose de plus féminin.» Debussy s'imposait, mais, selon Christophe Schenk, sa musique se prête difficilement à une intégrale. Rien en lui n'appelle une célébration exhaustive. Le mettre en résonance avec Mozart permettait de souligner leurs sources d'inspirations communes: «Debussy avait une belle vénération pour Mozart et j'ai l'intuition que le théâtre intime des concertos peut entrer en dialogue avec sa propre quête de liberté.»

Ce tête-à-tête paradoxal aura le mérite de confronter deux univers immédiatement reconnaissables, avec des interprètes de premier plan: les pianistes français Claire Désert, Emmanuel Strösser, Delphine Bardin et Alain Planès; le pianiste allemand Peter Rösler et ses collègues des Dresdner Kapellsohler.

Pour enrichir ce parallèle constant entre les deux cultures et le vivre en immersion totale, le festival permet aussi aux spectateurs des concertos de se régaler de confiseries et viennoiseries choisies avec le même soin délicat que le menu musical. Et si «Mozart & Debussy» était un assemblage? «Ce serait du vin blanc certainement, répliquait Christophe Schenk en dégustateur. Peut-être un sauvignon blanc et un sémillon.» De la clarté, de la transparence et des arômes puissants: un grand cru, c'est certain.

### «Mozart & Debussy»

Vevey, Salle del Castillo  
Du je 8 au di 11 novembre  
Rens.: association\_contrepoint@bluewin.ch  
starticket.ch. Billets à l'entrée  
[www.mozart-debussy.ch](http://www.mozart-debussy.ch)

### Delphine Bardin, pianiste



#### «Une pensée très large»

«C'est une idée formidable, lance Delphine Bardin, qu'a eue Christophe Schenk de mettre ensemble Mozart et Debussy. Peu d'organisateur de concert ont des propositions aussi originales. Je le connais depuis vingt ans et j'ai toujours été impressionnée par ses connaissances sur les compositeurs, et la profondeur de ses choix.» La pianiste avait profondément ému Christophe Schenk lors du Concours Clara Haskil à Vevey en 1997, qu'elle a remporté, et où elle avait joué un «17e Concerto» d'anthologie de Mozart, selon son admirateur. Depuis, la musicienne française née en 1974, a participé à tous ses festivals, à l'exception de l'intégrale des «Sonates» de Beethoven, défendue par Peter Rösler. «Au départ, j'ai été étonnée par l'association de Mozart et Debussy, reconnaît-elle, même s'il m'est déjà arrivé de jouer les deux compositeurs au même concert sans forcément les lier. En vue de ce festival, j'ai joué une sonate de Mozart et le premier livre des

«Études» à New York en septembre, mais il y avait du Schumann entre deux. Leurs musiques sont sobres et riches en même temps.» Pour «Debussy & Mozart», Christophe Schenk a concocté un programme gigantesque, avec trois concertos pour piano, l'intégrale des «Images» et des «Études» de Debussy. La Tourangelle se réjouit infiniment de dessiner ce parcours à travers les concertos de Mozart, du «5e» (le premier véritablement original de sa plume, à 17 ans), à l'ultime «27e», en passant par le secret «15e». «Je vois dans le «5e concerto» une ouverture sur un monde nouveau, qui se mariera très bien avec le charme encore immédiat des «Images». Le dernier concerto et les «Études» marquent la dernière étape créatrice des deux compositeurs, vers un grand dépouillement et une grande solitude. Une pensée très large et très concentrée s'y déploie, qui va à l'essentiel, sans une note superflue.» En doutant toujours d'arriver à traduire l'ampleur de ces pages, Delphine Bardin y recherche la transparence, la limpidité et le mystère.



Si le piano seul est l'univers de prédilection de Debussy, **Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)** trouve dans le genre du concerto pour piano et orchestre son moyen d'expression favori. À la fois journal intime et laboratoire de ses opéras, le compositeur autrichien y développe un art du dialogue, de l'allégresse et de l'intériorité, qui traverse toute sa vie.

### Alain Planès, pianiste



#### «Il invente un monde»

Parmi la pléiade des pianistes français, Alain Planès est certainement l'un de ceux qui a le plus d'affinités avec Claude Debussy. Son intégrale de l'œuvre pour piano longuement mûrie chez Harmonia Mundi (1996-2006) témoignait déjà d'un accomplissement, lui qui découvrirait à l'âge de 9 ans l'«Arabesque» et «Children's Corner», tombant définitivement amoureux de cette musique. «La musique de Debussy vit en moi depuis plus de 50 ans, confie le musicien né à Lyon en 1948. Il faut dire que j'ai eu la grande chance d'avoir Jacques Février pour professeur. Il avait été l'élève de Ricardo Viñes, créateur de la plupart des pages pour piano de Debussy, et de Marguerite Long, qui a été aussi très proche de lui. C'est par ces sources orales que l'on m'a transmis l'art de toucher la pédale comme Debussy le pratiquait.» Alain Planès rappelle que Debussy, qui était attiré par le symbolisme, n'appréciait guère l'étiquette «impressionniste» qu'on avait collée à ses œuvres. Il détestait les

pianistes «qui noient ma musique dans la pédale pour mieux l'égorger». Pas étonnant dès lors que le jeu d'Alain Planès soit très économe en pédale, mais d'une lisibilité totale. Car si poétique que soit son langage, son interprétation ne supporte aucun flou. L'interprète, exigeant de musique contemporaine, poursuit sans relâche son compagnonnage avec les sortilèges debussyste, alignant jusqu'à ces derniers mois plusieurs séries d'intégrales en concert. «Paradoxalement, je me sens plus libre en la jouant aujourd'hui. Avec l'âge, je me suis débarrassé de toutes sortes de carcans. C'est comme si j'improvisais ces partitions.» Pour «Mozart & Debussy», Alain Planès ne jouera pas Mozart, mais les deux livres de «Préludes» de Debussy, étape charnière de son écriture. «Les œuvres précédentes étaient encore influencées par des modèles. Là, il invente un monde extraordinaire, il atteint «l'alchimie sonore» qu'il a si longtemps recherchée. Et dans le dernier prélude, «Feux d'artifice», il disloque le piano dans tous les sens.»

## Coup de théâtre

### Molière, cet illustre inconnu

La légende veut que Molière soit mort sur scène le soir de la quatrième représentation du «Malade imaginaire», le 17 février 1673. Au fil des siècles, beaucoup d'histoires et de mythes se sont tressés autour de la figure de Jean-Baptiste Poquelin. Professeur à la Sorbonne, Georges Forestier a fait table rase. Réexaminant les sources (bien maigres, il ne reste de Molière ni manuscrits ni écrits intimes), il livre une biographie passionnante du fondateur de l'«Illustre Théâtre». Il s'agissait avant tout de détricoter le portrait biaisé

brossé en 1705 par Grimarest, dans sa «Vie de M. de Molière». Aujourd'hui encore, ce texte influence les lecteurs, biographes ou artistes. Pourtant, Boileau mettait déjà en garde: «Ce n'est pas un ouvrage qui mérite qu'on en parle. Il est fait par un homme qui ne savait rien de la vie de Molière, et il se trompe dans tout, ne sachant même pas les faits que tout le monde sait.»  
**Natacha Rossel**

«Molière»  
Georges Forestier  
Éd. Gallimard, 486 p.

### Un amour de renard zen

Découvert l'an dernier par Le Triode avec deux albums, le biblicien «Le livre» et les contes macabres de «La mère et la mort», le dessinateur argentin Nicolás Arispe, 40 ans, impressionne encore avec l'inclassable «Le plus long des chemins». Le quadra excentrique déroule une fable poétique aventureuse en compagnie d'un renard décidé à s'initier à la sagesse. **Huang Liu** ne doute de rien, et pas même de conquérir les secrets de l'univers. Persuadé que l'illumination se situe désormais à un coup de patte, l'apprenti le fait savoir. Inspiré par les textes fondateurs de la spiritualité chinoise, Nicolás Arispe a aussi beaucoup fréquenté la commu-



L'apprenti «Huang Liu» médite pendant de nombreuses lunes avant de se lancer. OR

nauté asiatique de Buenos Aires. De son héros bouddhiste émane cette expérience du zen au quotidien. À partager dès 6 ans. **C.L.E**

«Le plus long des chemins»  
Nicolás Arispe  
Éd. Le Triode, 32 p.

## Repéré pour vous

### À l'école de maître Gombrich

Composé en 1935, mis à jour en 1998, «Brève histoire du monde» pose en bréviaire de la connaissance, classique à mettre entre toutes les mains. Sir Ernst Gombrich (1909-2001) y raconte l'humanité avec un enthousiasme dévorant et une fougue communicative. Ce Viennois excentrique, historien de l'art réputé, croyait en la vertu des mots simples, détestait le jargon des poseurs. «N'est-ce pas celui qui galvaude le langage scientifique non pour éclairer, mais pour en imposer, qui sous-estime son lecteur?»



Démarrant avec Neanderthal, cet érudit bourré d'humour, fin dramaturge de l'*Homo sapiens*, parcourt les destins à travers les âges sans s'appesantir sur les dates, s'encombrer de listes fastidieuses de noms. Seule lui importe la continuité de la vaste fresque réactive que tissent les hommes, celle-là même que détectait déjà l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. **Cécile Lecoultre**

«Brève histoire du monde»  
Ernst Gombrich  
Éd. Hazan, 360 p.

### Lucky Luke dégaîne à Paris pour escorter la statue de la Liberté

#### Bande dessinée Festival de bons mots et de répliques enlevées pour le cow-boy solitaire

En quelque 80 albums, Lucky Luke n'avait encore jamais quitté le continent américain. Mais comment refuser une proposition qui émane du président des États-Unis en personne, qui lui propose (ordonne) d'escorter la statue de la Liberté de Paris à New York. Plantant là les Dalton, voici notre cow-boy parti pour aller traîner ses bottes dans la Ville Lumière. Avec forcément pas mal de surprises, de rebondissement et d'éclats de rire.



«Un cow-boy à Paris», une réussite de Jul et Achdé. LUCKY COMICS/DR

Car le héros créé par Morris en 1947 se trouve depuis 2001, dans les bonnes mains du dessinateur Achdé. Et celles de Jul, auteur inspiré, qui a repris les scénarios de la série en 2016. Au deuxième Lucky Luke, le récipiendaire du Prix Gosciniy suit son mentor en partant d'une base historique. Ainsi, il a découvert qu'un morceau de la statue de la Liberté a été baladé aux States, dans le but de récolter de l'argent pour terminer le socle du monument. De là, l'imagination de Jul s'est emballée. Festival de bons mots et de répliques enlevées, ce nouvel opus montrant Lucky Luke un verre de beaujolais à la main s'avère des plus gouleyants.

Clins d'œil et références abondent. À l'actualité, à l'Histoire, mais aussi à la littérature. Dans le train de Rouen à Paris, la légende de l'Ouest croise Emma Bovary, un Rimbaud à la gâchette facile, ressemblant à Billy The Kid. Certe sur le gâteau, Lucky Luke serre la main à Gustave Eiffel. L'ingénieur lui glisse, tout à trac: «J'aime les hommes aux nerfs d'acier.» Bref, on se gondole dans cet épisode parisien qui voit Jolly Jumper être promptement rebaptisé «Joli Jean-Pierre». Gosciniy aurait apprécié. **Philippe Muri**

«Un cow-boy à Paris»  
Jul et Achdé d'après Morris  
Éd. Lucky Comics, 48 p.

## Vincent Peirani, l'accordéoniste volontiers «voleur et bricoleur»

#### JazzOnze + Le musicien ouvre le festival lausannois mercredi. Coup de fil à un soufflet assez rock

Quand un musicien émerge de l'anonymat malgré le double handicap de l'accordéon et du jazz, il n'est pas difficile d'imaginer ce que son parcours suppose, non seulement de talent et de travail, mais aussi d'affirmation de soi. Car évidemment, les a priori sur cet instrument demeurent puissants, à moins de s'appeler Richard Galliano. Celui qui arrive mercredi au festival lausannois JazzOnze + a 38 ans et se nomme Vincent Peirani. Depuis quelques années, il s'impose à son tour en champion du soufflet sur les terrains musicaux les plus divers, que ce soit avec ses complices récurrents, le saxophoniste Émile Parisien ou le pianiste Michael Wolny, qu'il épaula la chanteuse Youn Sun Nah ou qu'il prête ses sonorités inventives au rappeur Gaël Faye et au chanteur Stromae. Dans un passé révolu, il a même évolué au sein d'un groupe inspiré par le métal, les United Colors of Sodom!

Même dans ses propres albums - il vient de publier «Night Walker» avec son quintet Living Being -, ses choix font le grand écart entre Led Zeppelin et Purcell, quand il ne compose pas le reste.

#### Comment avez-vous commencé à jouer de l'accordéon?

Ce n'était pas un choix personnel, mon père m'a forcé! J'écoutais du rock et je voulais jouer de la batterie. La première fois que j'ai pu jouer, c'est grâce à une pinte de bière qu'un gars m'avait renversée accidentellement dans le dos. J'ai demandé à jouer le prochain morceau. Il ne pouvait pas refuser, il était tellement gêné.

L'instrument vous a ouvert l'esprit? À l'époque, j'écoutais Nirvana, Rage Against The Machine. Je nourrissais une passion pour le rock seventies. Mais je jouais du classique, tout en continuant à écouter du rock. Cela me frustrait. Se saisir d'un truc de Deep Purple à l'accordéon, ça n'allait pas de soi, mais il n'y avait pas de raison, je me débrouillais dans ma chambre sur «Smoke On The Water». Au début, c'était une démarche inconsciente, je copiais la guitare, la batterie, je trouvais de nouveaux sons. Progressivement, j'ai pris conscience que ce qui m'importait était de raconter des histoires. Pour simplifier, je suis juste un voleur et un copieur doublé d'un bricoleur qui sait s'adapter!

Cela vous a amené vers le jazz? J'ai toujours été curieux de toutes les musiques, sans a priori. Je peux aimer tous les styles. Le meilleur chemin pour trouver ce qui nous plaît, c'est de chercher, en artisan qui façonne la matière sonore. Le jazz est un terrain propice à ce jeu avec sa culture de liberté, d'ouverture.

#### Facile de s'imposer dans ce milieu avec un accordéon?

Même après avoir travaillé à raison de douze-treize heures par jour, le plus dur était à venir! Il fallait jouer des coudes, alors que je pensais les jams de jazz ouvertes à tous, amicales. On me demandait si je jouais, et quand je disais «de l'accordéon», il y avait un silence, un grand blanc. «Ce sera bientôt ton tour», et on ne m'appelait jamais. La première fois que j'ai pu jouer, c'est grâce à une pinte de bière qu'un gars m'avait renversée accidentellement dans le dos. J'ai demandé à jouer le prochain morceau. Il ne pouvait pas refuser, il était tellement gêné.

**Boris Senff**

#### Lausanne, divers lieux

Jusqu'au di 11 nov.  
Concert de Vincent Peirani Living Being Quintet au BVC Concert Hall, me 7 nov. (19 h)  
[www.jazzonzeplus.ch](http://www.jazzonzeplus.ch)



L'accordéoniste Vincent Peirani joue mercredi à Lausanne. DEAN BENNICI

## En diagonale

#### Le Médicis à «Idiotie»

**Prix littéraire** Pierre Guyotat, 78 ans, a reçu hier le Prix Médicis pour «Idiotie» (Éd. Grasset). Suite de «Formation» en 2007, ce récit autobiographique se concentre sur sa jeunesse. Ainsi à 20 ans, il part à la «recherche du corps féminin», vit dans un «rapport conflictuel à ce que l'on nomme le «réel». Déjà s'esquisse l'attention de tous les instants vers l'Art et vers plus grand que l'humain, la pulsion de rébellion permanente». Eminence modeste de la littérature française expérimentale, l'auteur vient de faire don de ses archives à la BNF. Dès 1967, il se démarquait avec «Tombeau pour cinq cent mille soldats», aussitôt interdit dans les casernes françaises pour son esprit subversif. **fr**